

Armand de La Rouërie, l'« autre héros » des Deux Nations

Préface de Reynald Secher

Alain Sanders et Jean Raspail

Présent, du 6 mars 2013

Armand de La Rouërie a été un des héros de l'indépendance américaine (il est arrivé au secours des Insurgents trois mois avant La Fayette). Il a été, *via* l'Association bretonne fondée avec le comte de Noyan, l'inspirateur de la chouannerie. Il n'en reste pas moins méconnu, pour ne pas dire inconnu. En France.

On nous dira : « Peut-être. Mais il a sa statue à Fougères. » Ce à quoi nous répondons : « Certes. Mais elle a largement été payée par les Américains... »

Car si La Rouërie n'est connu chez que par quelques *happy few*, il est très célèbre aux Etats-Unis. Au point qu'un jour, un de nos amis de Virginie, nous a dit :

– Quand les troupes américaines sont arrivées en France en 1917, ce n'est pas *La Fayette*, nous voici ! qu'il fallait dire, mais *La Rouërie*, nous voilà !

Une chanson vendéenne disait naguère : « Le roi va ramener les fleurs de lys. » Plus modestement, nous avons voulu, après quelques autres et avec quelques autres, faire (re)vivre la mémoire d'un homme hors du commun.

Si nous avions un cinéma français digne de ce nom, il y a longtemps que deux ou trois films lui auraient été consacrés. Ses aventures, tant en Amérique qu'en France, auraient pu inspirer des cinéastes en quête de belles histoires. Mais ne pêchons pas contre l'Espérance...

La Rouërie a suscité des fidélités indéfectibles. Celle du major Schafner, son lieutenant en Amérique, venu se battre – et mourir – à ses côtés en France. Thérèse de Moëlien, sa cousine intrépide, guillotinée à Paris. Monsieur et Madame de La Guyomarais, eux aussi guillotines pour l'avoir caché. Et dix, vingt, trente autres encore.

Minute, n° 2608 du 27 mars 2013

Un chouan meconnu

Alain Sanders et Jean Raspail ont la bonne idée de nous entretenir d'un héros méconnu, mais qui avait déjà arrêté l'attention de Michel Mohrt : Armand de La Rouërie, véritable animateur secret de la chouannerie bretonne, à travers un réseau qu'il avait créé : l'Association bretonne. On ne parle plus guère de La Rouërie. Certes il a sa statue à Fougères, ville dont il est originaire, mais c'est aux largesses des Américains qu'on la doit. En effet, avant d'être le principal agent de la contre-révolution en France, il a été une sorte de chouan avant l'heure aux Amériques, où sa science militaire, son sens du terrain, son goût du renseignement et de l'organisation ont fait merveille. « *Le colonel Armand* » comme on l'appelle, est l'un des principaux adjoints de La Fayette. Il est arrivé avant lui et partira après lui, ne marchandant pas son aide à ceux que l'on appelle (des *insurgeais* ». Ce livre, rapide, bien informé, ne remplace pas les classiques de Job de Roince ou de G. Lenôtre, mais il constitue une excellente introduction à l'œuvre

contre-révolutionnaire de La Rouerie, dont on ne connaît d'ailleurs pas toute l'ampleur essentiellement secrète.

J. P.

Mémoires d'Empire, n° 51, avril-mai-juin 2013

Notes de lecture

Armand de La Rouërie a été un des héros de l'indépendance américaine (il est arrivé au secours des Insurgents trois mois avant La Fayette). Il a été, *via* l'Association bretonne fondée avec le comte de Noyan, l'inspirateur de la chouannerie. Il n'en reste pas moins méconnu, pour ne pas dire inconnu. En France.

On nous dira : « Peut-être. Mais il a sa statue à Fougères. » Ce à quoi nous répondons : « Certes. Mais elle a largement été payée par les Américains... »

Car si La Rouërie n'est connu chez que par quelques *happy few*, il est très célèbre aux Etats-Unis. Au point qu'un jour, un de nos amis de Virginie, nous a dit :

– Quand les troupes américaines sont arrivées en France en 1917, ce n'est pas *La Fayette*, nous voici ! qu'il fallait dire, mais *La Rouërie*, nous voilà !

La Rouërie a suscité des fidélités indéfectibles. Celle du major Schafner, son lieutenant en Amérique, venu se battre – et mourir – à ses côtés en France. Thérèse de Moëlien, sa cousine intrépide, guillotinée à Paris. Monsieur et Madame de La Guyomarais, eux aussi guillotines pour l'avoir caché. Et dix, vingt, trente autres encore.

Croisade du Livre contrerévolutionnaire, n° 470, avril 2013

Nouveautés

Préface de Reynald Sécher. Trois grandes plumes au service d'un personnage mythique ! Il fallait au moins ça pour réparer l'injustice faite au colonel Armand. La Rouërie, personnage passionnant et haut en couleur, à la vie intrépide et particulièrement bien remplie, est plus connu en Amérique qu'en France ! Si comme nous vous trouvez la chose scandaleuse, lisez et faites lire cet ouvrage digne des plus grand romans !

La Nef, n° 248, mai 2013

Armand de La Rouërie

Ce n'est pas un livre, c'est un complot. Un complot de talents, d'érudition, de passion et d'amour. Un complot de la fidélité et de la piété, cette antique vertu qui n'oublie pas ce que l'on doit aux anciens. Autant dire que ce livre-là est un complot anti-moderne.

Treize ans après le livre de Michel Mohrt sur le même sujet, Alain Sanders et Jean Raspail, avec la participation au titre de préfacier de Reynald Sécher, ressuscitent Armand de La Rouërie, héros de la guerre d'indépendance des États-Unis et le chef de l'Association bretonne, et captivent notre cœur et notre imagination.

Bien sûr, il y a le talent des auteurs. N'insistons pas, il est bien connu ! Mais il y a aussi la vie même de La Rouërie, véritable festival d'Ancien Régime où l'honneur le dispute à l'élégance, la force de l'engagement à la passion de la vie. Et comme il sied aux hommes de cette époque, plongés dans le monde et non dans l'univers blafard des petits cabinets où l'on vaticine à l'envi, La Rouërie est un être complexe qui n'est pas taillé à la serpe de l'idéologie.

Aux Amériques, pour la gloire et la haine de l'Anglais, il défend les Insurgents et la jeune République, récoltant de ce fait l'amitié de Washington, la Croix de Saint-Louis et le grade de général. De retour en France, il goûte un peu de l'humidité de la Bastille parce qu'il a défendu avec trop de franchise les libertés provinciales de sa Bretagne natale. Comment le lui reprocher? En tous les cas, la Révolution ne passe par lui. Son Association bretonne se transforme très vite en une véritable armée anti-révolutionnaire. La suite? Au bout d'un long calvaire, Armand de La Rouërie meurt le 30 janvier 1793, après avoir appris l'exécution du roi.

Fut-il franc-maçon comme on l'a dit parfois? Les auteurs laissent la question ouverte. Ils font juste remarquer que La Fayette, maçon notoire, sut retirer les bénéfices de la guerre d'Indépendance au détriment de La Rouërie, cet « *autre héros des deux nations* ». À sa manière, ce livre de mémoire est aussi une leçon politique illustrée.

Philippe Maxence

Nouvel Ouest, n° 197, mai 2013

Un sacré marquis !

Il y a la Vendée, mais il y a aussi la Bretagne ! Et l'une ne va pas sans l'autre dès lors qu'il s'agit de repousser, hors champs, les Jacobins et la Terreur !

Romanciers et historiens, Alain Sanders et Jean Raspail se penchent sur le cas du marquis de La Rouërie, héros de l'indépendance américaine, avant La Fayette, et inspirateur de la chouannerie dans un livre intitulé *L'autre héros des deux nations* préfacé par Reynald Secher.

On connaissait les livres de Gaston Lenôtre et de Michel Mohrt sur La Rouërie, portraits inspirés d'un homme libre, mais connaissait-on bien l'homme et ses motivations ?

Alain Sanders et Jean Raspail tentent de percer le mystère de ce diable d'homme qui, après avoir guerroyé aux côtés des Insurgents, prit fait et cause pour les tenants de la liberté de culte et de penser.

Né le 13 avril 1751 à La Rouërie, Armand Tuffin a pour parrain son grand-père Armand Magdelaine de La Belinaye. Une famille ancienne (XI^e siècle) au service constant de l'armée du pays.

Le 15 septembre 1777 (il a 26 ans), La Rouërie prend la tête d'une troupe chargée de bouter l'Anglais et ses affidés hors de l'Amérique nouvelle.

Le marquis fera acte de bravoure et de panache. Il rentre en France en 1782 auréolé de cette belle campagne. Et prêt à se battre pour le roi !

Maçon comme la plupart des officiers de l'époque (La Fayette, Charette, etc.), Armand de La Rouërie est pétri des idéaux américains de liberté. Il ne sait pas encore que la France, au nom des mêmes lumières, y inventera la Terreur !

Apprenant la mort du roi dans les jours qui suivent le 21 janvier 1793, à 42 ans, le marquis meurt. Sur sa tombe, en Bretagne, il est gravé simplement : « Le mai qui l'emporta fut sa fidélité ».

Domage que le sacré marquis soit mieux connu aux USA qu'en France !

Chronique d'histoire

La Fayette est la plus connue des figures françaises de la guerre d'Indépendance américaine. C'est injuste. Un autre noble français, Armand de La Rouërie. l'a précédé de trois mois dans le soutien aux Insurgents. Alain Sanders et Jean Raspail lui consacrent un livre enlevé, un livre de réhabilitation. La Rouërie ne fut pas seulement un héros de la guerre d'Indépendance (où il obtiendra le grade de brigadier général), il sera ensuite un courageux défenseur de la monarchie, « *prenant le maquis* » selon l'expression des auteurs. Par l'Association bretonne, il est l'inspirateur de la chouannerie. Il mourra le 30 janvier 1793.

L'ouvrage comporte d'intéressantes annexes, notamment le texte intégral du manifeste de l'Association bretonne, la composition du réseau constitué autour de La Rouërie et la longue lettre de soutien du comte d'Artois, en date du 3 juin 1791.

Yves Chiron

La vie des livres

De façon inattendue, **Alain Sanders** et **Jean Raspail** ont joint leurs plumes pour contribuer, ensemble, à la rédaction d'un livre consacré à une figure de la contre-révolution : **Armand de La Rouërie, l'« autre héros » des deux nations**, précédé par une préface de Reynald Secher. Pourquoi un tel titre ? Parce que l'on oublie souvent que La Rouërie fut l'un des héros de l'indépendance américaine (il est arrivé au secours des « Insurgents » trois mois avant La Fayette) et aussi l'inspirateur de la Chouannerie, lorsqu'il créa l'*Association bretonne*. Il reste, toutefois, peu connu, car il mourut relativement jeune à l'âge de 41 ans, avant même le déclenchement des insurrections chouannes et vendéennes. Il était né, le 13 avril 1751, à Fougères et s'embarqua en avril 1777 pour l'Amérique, d'où il revint à la fin de la guerre d'indépendance et s'installa dans son château, en Bretagne où il organisa son Association. Hélas, lorsqu'il apprit la mort du roi Louis XVI, le 21 janvier 1793, il fut pris d'une crise de rage et de douleur telle qu'il en mourut, quelques jours après, le 30 janvier. Le récit de sa vie est passionnant et ressemble à un véritable roman d'aventures.

Jérôme Seguin

Lectures estivales

(...)

Enfin, à ces quelques ouvrages, j'ai adjoint, pour y rééquilibrer la balance de mes retards, 2 ouvrages récents, que je me dois de présenter à part. Ce sont des ouvrages d'Histoire, même si l'un d'eux se qualifie de « roman » dans son titre ; ils évoquent tous deux la Bretagne, des Officiers de Armées Royales, qui participeront brillamment à la guerre d'Indépendance américaine contre l'Angleterre, l'un sur le sol américain, l'autre sur mer, et qui, confrontés de façon atroce à la guerre civile franco-française provoquée par

l'idéologie révolutionnaire, deviendront « Rebelles par Fidélité », fidélité à leur Dieu, à leur Roi et, mêlant tout cela, fidélité à leur terre, à leurs familles, à leurs voisins, à leurs racines, à leur liberté, ciment de leur condition humaine concrète. Ils y perdront tous deux la vie, et même pour l'un d'eux, la paix sépulcrale, puisque son corps, caché au creux d'un bois, sera retrouvé par des êtres sanguinaires et fanatiques, et odieusement profané. Tout cela d'ailleurs, au nom d'un mythique « Bonheur de l'Humanité », expression emblématique de l'Abstraction.

Ces 2 ouvrages, que l'on dévore en retenant son souffle, sont, d'une part, le monumental et étincelant *Roman de Charette*, de Philippe de Villiers (éd. Albin Michel) ; d'autre part le *Armand de La Rouërie « l'autre héros des deux nations »* (éd. Atelier Fol'Fer), qui porte la double signature d'Alain Sanders et de Jean Raspail, qui se place d'emblée comme un des points forts de cette jeune maison d'édition, attachée à faire connaître des aspects occultés de l'Histoire.

Et, qu'on y réfléchisse bien : ces événements qui y sont relatés, qui culminèrent entre 1793 et 1796, sont d'une brûlante actualité, notamment au niveau des ravages causés par la marée pestilentielle de l'Idéologie, débouchant sur le triomphe de la Tyrannie, où la dictature de l'Abstraction descend de son antre intellectuelle pour déchaîner les forces barbares de la bestialité.

La trame de ces deux œuvres est faite d'événements et même de personnages dont les trajectoires se recourent, s'entrecroisent, dans ce basculement historique de la France, dont nous vivons encore les conséquences. Et tous deux nous parlent aussi d'Amérique, dont la révolution a précédé de peu celle qui concerna les Français (je rappelle que lors de ces événements, je n'avais aucun ancêtre français ou vivant en France. Donc...). On relie souvent ces deux révolutions. Reynald Secher, dans sa dense préface au livre d'Alain Sanders et Jean Raspail, fait un sort à cet amalgame commode :

« La Révolution française en marche est de tout autre nature que celle à laquelle il (le marquis de La Rouërie) a participé en Amérique, d'autant qu'elle s'impose comme immédiate, totale et irréversible en raison des personnalités, des esprits et des philosophies en présence. »

Autre claque aux idées reçues, à propos de La Fayette, icône franco-américaine de l'Indépendance des colonies britanniques du Nouveau Monde : lorsque le Marquis de La Rouërie, sa mission terminée, s'embarque pour la France en mai 1784, il pense qu'il va être accueilli comme un héros. Mais :

« Il se fait des illusions. Le Héros... C'est d'abord, et même : exclusivement – le très habile La Fayette. L'ambition de ce dernier, son sens de la publicité... occupe l'espace, tout l'espace. La Fayette, c'est l'homme que la franc-maçonnerie - sur les deux rives de l'Atlantique – a choisi. »

Qu'on comprenne bien qu'il ne s'agit pas ici de s'attaquer à la célébrité de La Fayette ! Il importe seulement de saisir l'occasion de faire un peu sortir de l'ombre cet « autre héros » des deux Nations. Du moins en France.

Car « le Colonel Armand », comme il se faisait appeler là-bas, était porté aux nues par les vétérans américains, et par George Washington lui-même... Et il reste aujourd'hui célèbre, et célébré, aux USA. Alors qu'ici...

Il restera en relations épistolaires avec G. Washington. En avril 1989, il lui écrit : *« Je crains deux grands maux pour ce pays : l'anarchie et le despotisme... Chaque esprit ici se prétend un génie et se croit être un législateur. »*

C'est que le Marquis de La Rouërie, fidèle à son roi, est aussi un ardent défenseur des libertés locales, nées de la vie quotidienne et transmises depuis des temps immémoriaux en fonction des besoins coutumiers...

Cette double allégeance va l'amener à être le maître d'œuvre d'une éphémère mais révélatrice « Association bretonne », dont l'ouvrage d'Alain Sanders et Jean Raspail nous livre le « Manifeste » statutaire en annexe, qui mérite amplement qu'on en étudie non seulement les articles, mais encore qu'on se penche sur les diverses influences politiques, juridiques et philosophiques dont elle est la résultante. Des allures de Société civique, d'organisme constitutionnel au niveau régional, et enfin, sur le plan armé, sorte d'ébauche de ces UT – Unités Territoriales – que nous avons connues en Algérie... On peut même estimer que cette « association », dans sa conception comme dans ses structures, préfigure les Organisations et autres mouvements politico-militaires qui marqueront notre époque, dans les nouvelles formes de conflits, à caractère de guerres civiles ou « révolutionnaires ».

On va retrouver ce même trait de caractère, ce même « bon sens paysan », ce même enracinement, aux antipodes des élucubrations générées par le culte de l'Abstraction, chez François Athanase de Charette.

L'ampleur et la foisonnante richesse de l'ouvrage de Philippe de Villiers ne permettent pas d'en décrire systématiquement le déroulement, et c'est à regret qu'il me faut laisser cette découverte de la vie de Charette, brillant officier de la Royale (et celle aussi de Villiers, écrivain, en portraitiste de talent !) qui aurait pu – et du – le faire parvenir aux plus hauts honneurs.

Pour rester dans l'axe de ces deux destinées chevaleresques, que la Révolution fit basculer dans la tragédie, il faut se placer d'emblée au tournant du livre, à peu près en son milieu (pages 194 à 196). Au retour d'une mission aux Îles du Vent, Charette retrouve la France, à Toulon, puis Brest, son « port d'attache ». Une phrase lapidaire claque, et nous saisit : « *Les temps ont changé* ». On est en fin 87, et déjà tout s'est mis en place, dans le souffle d'une violence de moins en moins contenue.

Et chez Charette, comme pour Armand, la première réaction face à cet effondrement programmé, est de penser à trouver refuge, loin des villes et des ports, qui déversent déjà leurs bas-fonds, dans la campagne de son enfance :

« J'aspirais à un exil discret en des campagnes inaccessibles aux hurlements de la meute, où je pourrais seulement sortir mes chiens et ma camardière, guetter les brumes immobiles des vieux étangs, revenir à mes enfances... »

Monsieur de Charette, comme le Marquis de La Rouërie et les autres, et jusqu'aux Officiers d'Alger, dans les 170 ans plus tard, en passant par le général Robert Lee, en Amérique, furent des « Révoltés de la Fidélité ». C'est pourquoi ils ne réagirent pas de gaieté de cœur...

(...)

Valeurs Actuelles, du 8 août 2013

GuideLivres

Un livre sympathique sur un personnage méconnu, descendant d'une vieille lignée bretonne. Né en avril 1751 à Fougères, aux côtés des *Insurgents* avant La Fayette, il quitte, l'un des derniers, les Etats-Unis en 1784. Libéral, attaché aux libertés bretonnes, dévouées à son roi, inquiet des événements de 1789, il crée, en 1791, l'Association

bretonne, qui inspira la chouannerie. Hardi guerrier, homme de cœur et d'esprit, pointilleux sur son honneur, il meurt, trahi et traqué par les Bleus, le 30 janvier 1793. Sur sa tombe, cette épitaphe : « Le mal qui l'emporta fut sa fidélité. »

F.V.

Politique Magazine, n° 121, septembre 2013

La Rouërie : indépendance toujours !

Royaliste, militaire, aristocrate : telles sont les principales qualités d'Armand Tuffin, marquis de La Rouërie. Il ne fallait pas moins de deux plumes comme celles d'Alain Sanders et de Jean Raspail pour nous conter le parcours extraordinaire de cet homme du XVIII^e siècle. Né en terre bretonne, à Fougères, en 1751, il aurait dû embrasser une carrière militaire, brillante sans doute mais classique, si son tempérament de séducteur ne lui avait pas fait mener en parallèle une carrière d'un autre genre. En 1777, après dix ans de service, Armand de La Rouërie se rendit aux Etats-Unis pour participer à la guerre d'Indépendance au cours de laquelle il se distingua particulièrement. Il y obtient, à l'issue du conflit, le grade de général au vu des succès remportés par ses troupes, connues sous le nom de la Légion Armand. Il acquit alors une éclatante renommée outre-Atlantique, au moins aussi grande que celle de Lafayette. Rentré en France, le marquis s'impliqua dans le conflit qui opposa les états-généraux et le parlement de Bretagne et gouta même aux cellules de la Bastille. La défense de l'indépendance le conduisit donc, naturellement, à s'investir lors de la Révolution française au côté des Royalistes. Son expérience militaire et son intelligence politique en ont fait le principal fondateur de l'Association bretonne, organisation chouanne avant l'heure, qui rencontra quelques succès contre les Bleus. C'était sans compter le traître, comme l'Histoire en produit aux pires moments, le docteur Chévetel. Raconté avec talent, cette biographie d'Armand de la Rouërie se lit comme un roman. Elle s'accompagne de précieux documents pour mieux comprendre le personnage et son époque. Un ouvrage qui donne envie de crier : Vive le Roy !

Grégoire Arnould

Présent, n° 7940 du 18 septembre 2013

Armand de la Rouërie, par Alain Sanders et Jean Raspail

Bien sûr, dans les milieux de la Tradition on connaissait plus ou moins bien l'histoire chouanne de « l'Association bretonne » du marquis de la Rouërie. Ce dernier, finalement trahi, son aventure n'eut pas l'éclat de luttes plus retentissantes, sinon plus courageuses, mais tout aussi mortellement combattues. Le mérite de cet ouvrage est d'avoir restitué la personnalité du marquis et surtout d'avoir retracé les péripéties de ses engagements. Elles forment à vrai dire les chapitres d'un véritable roman d'aventures dont la partie américaine n'est pas la moins passionnante, autant pour les auteurs que pour leurs lecteurs...

Armand de la Rouërie, né en 1751, était issu d'une très ancienne famille de la noblesse bretonne et, comme ses ancêtres, il débuta par la vie militaire dès sa quinzième année. Dans un régiment de Gardes Françaises à Paris la vie du jeune homme fut confrontée aux tentations de la capitale et aux excès de sa jeunesse. Un duel de trop le fera exiler en Suisse où, plutôt que de s'y morfondre, il fera comme « l'autre », le marquis de la Fayette, mais avec trois mois d'avance : il partira aider les « Insurgents ». C'était alors

pour beaucoup de jeunes officiers la possibilité de prendre une revanche sur les Anglais et le dernier traité de Paris.

Dans le camp de ces révoltés tout restait à improviser et la venue de jeunes officiers européens était accueillie avec reconnaissance. La Rouërie avait écrit à Washington pour offrir ses services, solliciter un grade et un commandement. Il obtint tout. Et, comme il parlait anglais, le Congrès installé à Philadelphie entérina les décisions. Devenu le « Colonel Armand », il participa avec une troupe rassemblée avec peine à une première bataille. De 1777 à 1780, il mena ainsi des combats de partisans avec des troupes diverses, quelques Français et un manque évident d'intendance et de soutien logistique. Avec beaucoup de panache et de courage, le marquis s'illustra brillamment en plusieurs endroits mais décida, à la fin de 1780, de retourner en France pour acheter des armes et alerter l'opinion.

Très bien accueilli dans les milieux officiels français, l'ancien enseigne des Gardes Française fut décoré de l'ordre de Saint-Louis avec la promesse d'officialiser son grade et sa carrière. Il est vrai que, depuis juillet 1780, le comte de Rochambeau, lieutenant général d'une force française de 6 000 hommes envoyée pour soutenir les Insurgents, avait débarqué à Rhode-Island.

De son côté, le marquis de la Rouërie souscrivit un emprunt avec lequel il acheta des armes et des équipements pour sa « légion ». L'ensemble fut acheminé par deux navires où il avait pris place sur l'un d'eux.

La bataille de Yorktown

Finalement, bien que sa fameuse légion ait été réduite à moins de soixante dragons, il participa activement à la décisive bataille de Yorktown où les forces combinées des Américains et du corps expéditionnaire français firent merveille. La Rouërie s'y dépensa avec un grand courage à l'attaque des redoutes. Le général Anglais Sir G. Cornwallis se rendait le 27 octobre 1781 avec 7 500 hommes. Cet événement qui impressionna vivement l'Angleterre fut capital pour le sort de la guerre.

Devenu brigadier-général sur décision du Congrès et félicité grandement par d'innombrables amis américains, le marquis de la Rouërie s'attardera encore un peu dans la jeune Union Américaine. Mais sa légion ayant été dissoute en novembre 1783, il s'embarquait pour la France en mai 1784 avec quelques compagnons inséparables.

Redevenu Français et surtout Breton, il s'installa au château de Saint-Ouen-la-Rouërie et épousa bientôt une riche héritière qui malheureusement n'aura qu'une courte vie conjugale, minée par la maladie. C'est le médecin chargé des soins à la marquise qui deviendra le mauvais génie de son mari et le conduira à son trépas.

Les débuts de la Révolution, menaçant tout d'abord les libertés bretonnes, rassemblèrent les bonnes volontés décidées à lutter contre l'anarchie et le despotisme. Malgré leurs remontrances, les députés bretons furent ignorés et cette mise à l'écart galvanisa les oppositions. Bientôt il y eut les « émigrés » et ceux qui voulaient résister sur place. Le marquis sera très vite décidé à préparer un mouvement avec des structures combattantes. Il recrutait des hommes sûrs et peu à peu étoffait son « Action bretonne » qui, finalement, dans le cours de l'année 1792, se trouva prête à entrer dans l'action. Désigné par les Princes comme le chef officiel de l'Association, il pensait agir vite car l'importance de l'organisation ne pouvait longtemps être tenue secrète.

En effet, l'ordre de la République fut bientôt de mettre la main sur le général Armand, d'autant qu'un traître insoupçonné renseignait le gouvernement. Evoquer la période où ce dernier prit « le maquis » dans le bocage pendant six mois, serait déflorer la partie la plus étonnante de cet ouvrage qui ne se termine pas seulement avec la mort du

marquis de la Rouërie – le lendemain de celle du roi – mais qui raconte la fin dramatique de ses amis dont pas un, ou pas une, ne le trahit. Certes, pour ceux qui ont un peu étudié les mœurs révolutionnaires, l'étonnement n'est pas grand, encore que l'horreur reste présente devant de tels faits. Si nous pouvons tous être particulièrement intéressés par cette vie, je conseillerais spécialement aux plus jeunes de lire cette biographie d'aventures et de méditer aussi sur les détentions, les jugements et la mort de ces braves Bretons qui furent des héros. Comme le dit Reynald Secher dans la préface : « *Quand le peuple pense mal, la révolution exige de le changer.* » Il faut y réfléchir car notre époque bégaie encore sur cette idée.

Louis Fontaine

La Nouvelle Bataille, n° 27, septembre-octobre 2013

Lectures d'hier et d'aujourd'hui

Après une jeunesse dissolue, Armand de La Rouërie (1751-1793) gentilhomme breton rêvant de gloire et d'honneur s'embarque au début de l'année 1777 sur le navire américain *Morris*, pour rejoindre les rangs des Insurgents qui combattaient pour l'indépendance de l'Amérique.

La Rouërie espère ainsi pouvoir relancer sa carrière militaire qui avait été brisée suite à son duel contre le comte de Bourbon-Busset, les duels étant interdits sous l'Ancien Régime.

Présenté au Congrès américain le 10 mai, il ressort avec le grade de Colonel, et rejoint le général Washington qui l'autorise à lever un corps de partisans. Vont alors s'enchaîner de nombreuses batailles et campagnes, dans lesquelles le « Colonel Armand » va prouver sa valeur et son courage, ce qui lui permettra d'être promu général en 1783. La guerre d'indépendance terminée, il rentre en France pour se rendre compte que La Fayette, appuyé par la maçonnerie, s'est approprié toute la gloire militaire de la guerre d'indépendance. « La guerre terminée, les francs-maçons de France et d'Amérique se sont mis d'accord pour faire de La Fayette le grand héros maçonnique des deux continents. » (page 73).

La Rouërie va alors s'attacher à défendre les libertés bretonnes. Cependant, les débuts de la Révolution française vont faire de lui l'un des défenseurs acharnés de la Monarchie. Il va ainsi être le moteur de l'Association bretonne, qui marquera les débuts de la lutte contre-révolutionnaire, et sera à l'origine de la Chouannerie. Malade, il mourra en janvier 1793 en apprenant la mort du Roi.

La figure de La Rouërie est intéressante, car elle montre comment un jeune militaire de la fin du XVIIIe siècle, que rien ne disposait à cela, va tout sacrifier pour la défense de la Monarchie chrétienne, et devenir ainsi l'un des premiers héros de la Contre-révolution.

Cet ouvrage sympathique rend hommage à ce héros oublié de la guerre d'indépendance américaine, qui mourra par fidélité envers l'ancienne France, et servira de modèle à de nombreux contre-révolutionnaires ultérieurs.

Les contre-révolutionnaires actuels doivent se pencher sur l'histoire de leurs prédécesseurs, qui ont défendu l'honneur français contre la révolution apatride de 1789, car pour bien préparer l'avenir, il est nécessaire d'étudier le passé.

Le Casoar, n° 211, octobre 2013

Comme le dit dans sa préface Reynald Sécher : « Le marquis de La Rouërie est à la fois

un homme de son temps, un excellent analyste politique et un incroyable visionnaire ». Les auteurs nous montrent un La Rouërie qui arrive auprès de Washington 3 mois avant La Fayette. Il forme une troupe de partisans (on pourrait dire de commandos) qui avec des modes d'action propres est engagée en pointe de l'armée américaine. Elle est disciplinée et efficace. Le marquis rentre en 1782 à Paris, ses mérites sont peu reconnus, La Fayette se «vend» mieux... Déjà la Révolution se profile. Il en comprend l'intérêt pour la Bretagne. Il est « libre de tout engagement, il est désormais libre pour la rébellion... au service du roi ». Il crée l'Association Bretonne dont il est désigné chef, prend le maquis, organise, est trahi et meurt en janvier 1793. A partir de documents et d'archives, ce livre nous montre un héros plus connu aux États-Unis que dans sa province et en France. Un livre distrayant qui avec le talent de ses auteurs nous remet les idées en place sans détour.

Patrick du Reau

La Lorraine Royaliste, n° 315, janvier-février 2015

Ce livre, préfacé par Reynald Sécher et illustré par Chard, est sous-titré « L'autre Héros des deux nations. Arrivé auprès des insurgés Américains trois mois avant La Fayette et reparti après, le Marquis de la Rouerie fut colonel puis général de l'armée américaine. Il participa largement aux combats et à la victoire contre les Anglais et son nom est aujourd'hui aussi illustre que celui de La Fayette aux États Unis. Par contre, en France, il est occulté sans doute parce qu'il resta fidèle, contrairement à l'autre, à Dieu et au Roi. Il faut en effet l'un des fondateurs de la chouannerie et mourut en apprenant l'assassinat de Louis XVI. On notera que des Américains vinrent combattre en tant que volontaires à ses côtés contre la révolution qui secouait la France.

C'est toute sa vie que nous livrent ici Alain Sanders et Jean Raspail, deux plumes de grande qualité et célèbres pour rappeler la vie d'un homme qui devrait l'être.

Jean Nedischer

War + Raok !, n° 47, décembre 2016

Armand Charles Tuffin de La Rouërie dit le colonel Armand, aristocrate breton, est né en 1751. Héritier très jeune d'une vieille maison et d'un titre prestigieux, fier de son sang et de son nom il est à la fois un homme de son temps, un excellent analyste politique et un incroyable visionnaire. Breton, il connaît son histoire, l'histoire de ses rois, l'histoire de la bataille perdue de Saint-Aubin-du-Cormier, l'histoire de cette Bretagne indépendante et souveraine devenue simple province française mais qui a su conserver une certaine autonomie fiscale et judiciaire. Les rois de France ont, de manière subtile, tout fait pour grignoter ces droits au peuple breton, mais en vain. En tant que parlementaire, le marquis de La Rouërie, grâce à sa participation active à la Révolution américaine, dont il a été un des grands héros, sait que rien n'est irréversible : les Américains n'ont-ils pas obtenu leur indépendance de la couronne anglaise malgré leur faiblesse militaire ! Mais la Révolution française est de toute autre nature que celle à laquelle il a participé en Amérique. Le marquis de La Rouerie dès son retour en Bretagne s'attelle à donner des structures combattantes à l'Association bretonne. Il ne s'agit plus seulement de se défendre et de défendre les libertés bretonnes, mais de contre-attaquer. C'est le début d'une grande conjuration armée. Notre grand patriote breton aurait pu mourir les armes à la main comme tant d'officiers chouans, ou des suites d'un procès révolutionnaire bâclé, mais la trahison en a décidé autrement.

Héros de la guerre d'Indépendance américaine, inspirateur de la Chouannerie bretonne, Armand Tuffin, marquis de La Rouërie

Bénéficiant d'appuis maçonniques, le marquis de Lafayette est à tort présenté comme « le » héros de la guerre d'Indépendance américaine. Arrivé à Philadelphie quelques mois avant lui, le marquis de La Rouërie – l'autre héros – a amplement participé au triomphe de la liberté en Amérique grâce à sa troupe d'élite financée par le Congrès. Pour faire la lumière sur cet homme méconnu, promu au grade de brigadier-général par Washington et inspirateur de la Chouannerie bretonne, Alain Sanders, écrivain, journaliste et spécialiste (entre autres !) des Etats-Unis a consacré un livre au marquis de La Rouërie, avec Jean Raspail.

– LA GAZETTE : Quelles circonstances vous ont amenées à écrire une biographie au sujet d'Armand Tuffin, marquis de La Rouërie ?

– **ALAIN SANDERS** : Alors que je séjournais chez Jean Raspail en Bretagne, en août 2012, nous sommes partis un beau matin faire nos dévotions au marquis de La Rouërie au château de La Guyomarais situé sur la commune de Saint-Denoual (Côtes-d'Armor). Nous sommes d'abord allés nous recueillir dans le bois du Vieux-Semis où se trouve la tombe de notre héros. Au retour, les propriétaires du château, avertis par leurs enfants de notre présence, nous ont invités à partager avec eux une boisson roborative. Après nous avoir fait les honneurs des lieux – la chambre où il est mort, le salon où sa tête fut jetée sur les genoux de Madame de La Guyomarais, la petite porte à l'arrière du château par laquelle le corps fut évacué en pleine nuit – tout imprégnés du souvenir du colonel Armand et de ses hôtes, les Guyomarais qui payèrent, et dans quelles conditions d'horreur, cette hospitalité. Alors que nous repartions, l'actuel propriétaire du château nous dit : « Vous n'écririez pas une biographie du marquis ? » Nous objectâmes qu'il en existait déjà quelques-unes, dont une – monumentale – de Gosselin Lenotre. « *Oui, c'est vrai*, nous dit notre hôte, *mais il manque un récit moderne, plus contemporain d'écriture, qui insisterait sur la vie aventureuse du personnage* ». En remontant en voiture, Jean Raspail va me dire : « *Tu es tenté par l'idée ?* » Je l'étais. Et nous nous mîmes au travail.

– En 1777, le marquis de La Rouërie part en Amérique pour se venger de la perte du Canada, subie par la France face aux Anglais en 1763. Sa motivation première n'est donc pas tant de voler au secours de la liberté des colons que de combattre les Red Coats [Habits Rouges]. Son ressentiment à l'égard des Anglais va-t-il évoluer au cours des sept années passées dans le Nouveau Monde ?

– **A.S.** : Armand de La Rouërie était, faut-il le rappeler, breton. Son peu de goût pour les Anglais va de soi, c'est dans les gènes... Quant à son engagement aux côtés des *Insurgents*, outre qu'il répondait à une soif d'engagement guerrier, il correspondait aussi à un état d'esprit assez répandu en France : tout ce qui pouvait mettre à mal la perfide Albion méritait d'être fait. Ce qu'on pourrait résumer par le refrain de la chanson Au 31 du mois d'août : « *Et m... pour le roi d'Angleterre / Qui nous a déclaré la guerre !* » En France, on appelait les Anglais les « *Goddons* » (transcription phonétique de *God damn it*). Aux Amériques, on va les appeler les *Red Coats*, mais plus encore les *Lobsters* (les « *homards* »). Les années de combat contre les troupes britanniques (au sein desquelles il y avait d'ailleurs de très nombreux mercenaires des Allemagnes), ne vont faire que renforcer la rancœur (et c'est une litote) de La Rouërie à l'égard des Anglais qui, dans le Nouveau Monde, nous ont volé le Canada.

– De quelle manière le « Colonel Armand » va-t-il s'imposer au sein de l'armée des

***Insurgents* ? Armée qui, du reste, était désorganisée et sous-équipée...**

– **A.S.** : Il va s'imposer par l'exemple. Sans se hausser jamais du col. Nommé colonel par Washington (il se serait bien vu général, ce qu'il deviendra par la suite), il dira à ce dernier : « *Je viens dans votre pays pour le servir et perfectionner mes faibles talents pour la guerre et sous le commandement de l'un des plus grands généraux du monde, vous, mon général* ». Sa conduite au feu fera le reste. Dès le 26 juin 1777, il se fait remarquer à la bataille de Short Hills en sauvant une pièce d'artillerie au péril de sa vie. La guerre, d'indépendance américaine ne fut pas une guerre conventionnelle, mais une guerre de partisans. Une guérilla. Et nombre de volontaires français s'en souviendront quand il s'agira, quelques années plus tard, de se battre dans les chemins creux et les halliers de Bretagne, de Normandie, de Vendée. Ajoutons, pour donner la dimension morale de La Rouërie (à la différence d'un Lafayette qui travailla beaucoup pour la galerie...), qu'il ne quitta l'Amérique que six mois après la fin des combats : pour s'assurer que tous les hommes ayant servi sous ses ordres avaient été payés et reclassés.

– **Etes-vous d'accord avec l'expression de Reynald Sécher selon laquelle le marquis de Lafayette était « un combattant de lit » ?**

– **A.S.** : Je ne dirais peut-être pas les choses aussi brutalement. Mais je comprends ce qu'il veut dire. A la différence de La Rouërie, qui fut un combattant de terrain, Lafayette fut un « *pro de la com* » (comme on dirait aujourd'hui). Un homme de compromis, de compromissions, de petits arrangements. C'est l'homme que la franc-maçonnerie des deux rives de l'Atlantique avait choisi de promouvoir. Rappelons en outre que, lorsqu'il fut – légèrement – blessé à la jambe, il alla se faire chouchouter pendant des semaines dans la résidence de Washington...

– **Vous rappelez que le marquis de La Rouërie porte la Croix de l'ordre de Cincinnatus. Pouvez-vous expliquer aux lecteurs de La Gazette l'esprit des Cincinnatti ?**

– **A.S.** : Les Cincinnati (ou Société des Cincinnati) ont été créés en 1783, avec l'aval de Washington, par des officiers américains de la guerre d'indépendance. C'est un ordre de chevalerie. Et même paradoxalement un ordre de chevalerie héréditaire dans cette jeune fédération républicaine. Avec transmission à l'aîné de postérité mâle (ou, à défaut de celle-ci, des branches collatérales) qui sera « *jugé digne d'en devenir le représentant et le membre* ». Une caste aristocratique sous le parrainage de Cincinnatus, grand Romain qui, ayant bien guerroyé, refusa les honneurs et rentra chez lui pour y passer le reste de son âge. A noter que la couronne fut proposée à Washington, ce qu'il refusa lui aussi. La constitution de la Société française des Cincinnati eut lieu le 7 janvier 1784 en l'hôtel parisien du maréchal de Rochambeau.

– **Washington, « *first in war, first in peace, and first in the hearts of its countrymen* » [premier dans la guerre, premier dans la paix, et premier dans les cœurs de ses compatriotes], écrira : « *L'Europe a des intérêts qui ne nous concernent nullement ou qui nous touchent de très loin. Il serait donc contraire à la sagesse de former des alliances qui nous exposeraient aux inconvénients qu'entraînent les révolutions de sa politique.* » Que vous inspirent ces surprenantes paroles ?**

– **A.S.** : Cette réflexion de George Washington montre que la tentation isolationniste des États-Unis, présente de manière récurrente (le dernier avatar en date, c'est, l'élection de Donald Trump), est une constante de la politique américaine. Les États-Unis ne vont entrer dans la Grande Guerre qu'en 1917 et dans la Seconde Guerre mondiale qu'après Pearl Harbor (et dans les deux cas cela fera la différence). Le mot intéressant, dans la réflexion de Washington, c'est révolution. Et c'est prémonitoire au regard de ce que la France allait subir et, du même coup, les pays européens embarquées dans le maelstrom révolutionnaire, puis napoléonien. Washington, ancien officier britannique (à ce titre, il

s'était d'ailleurs battu contre les Français et leurs alliés indiens), se méfie de l'agitation révolutionnaire. L'instabilité, voire la chienlit, de l'Europe, ses alliances et ses contre-alliances, ses politiques à géométrie variable, ce n'est pas son « *truc* » comme on pourrait dire un peu familièrement (ou sa *cup of tea*, si vous préférez).

– **La Rouërie est de retour en France en 1784. Et au moment des premiers frémissements de l'ère sanguinaire, il est surpris par l'émigration qu'il ressent comme un péril pour la royauté française. Pourriez-vous nous préciser la pensée politique et visionnaire de La Rouërie à l'égard des émigrés ?**

– **A.S.** : La position de La Rouërie à l'égard de l'émigration peut se résumer en quelques mots les absents ont toujours tort. S'il avait pu admettre que les plus menacés aient pris le large pour échapper au couteau républicain, il n'approuvait pas cet exode qui privait la contre-révolution de précieux combattants. Lui, il n'a pas quitté son château de Saint-Ouen-La-Rouërie (qu'il faut absolument visiter) et, quand le danger s'est fait pressant, il a pris le maquis. En Bretagne. Pas à Coblençe. Pour lui, l'émigration est une forme de « *désertion* ». Il le dira au comte d'Artois, le frère de Louis XVI : « *Il faudrait s'opposer à ce que le nombre des émigrants augmentât. Ici (à Coblençe), ou en Angleterre, ils ne sont d'aucune utilité. Dans les provinces, ils peuvent reconquérir leur influence de famille et, au besoin, combattre avec les hommes qui se dévouent* ». Le comte d'Artois promit d'œuvrer en ce sens ; et puis promesse de prince, promesse des Princes... A Coblençe, où il avait d'abord été bien accueilli parce que porteur de nouvelles fraîches, on va bientôt l'éviter : parce qu'il fait honte à ceux qui font la guerre dans les salons et qu'il leur propose de rentrer au pays et de faire le coup de feu.

– **En Amérique, notre héros avait pratiqué la guérilla qu'il appliquera au moment des révoltes bretonnes. Que comprendre de l'efficacité de cette méthode de combat ?**

– **A.S.** : Techniques de guérilla, certes, pratiquées par les *Insurgents* qui, bien souvent trappeurs, coureurs de bois, chasseurs, les tenaient eux-mêmes des Amérindiens. La Rouërie avait assimilé les arcanes du *kit and run* : frapper et se fondre dans la nature. Face à des troupes conventionnelles, les Habits rouges en Amérique, les Bleus en France, ces raids furent souvent imparables. Ce sont des opérations de commandos (le mot *commando* a été créé par les Boërs d'Afrique du Sud en lutte, eux aussi, contre les Habits rouges). Des hommes aguerris, véloçes, résolus font la différence avec de lourds bataillons lents à la manœuvre.

– **Dès 1791 le marquis de La Rouërie va initier avec le comte de Noyan un projet de « contre-révolution par le soulèvement de la Bretagne » qui prendra le nom d'Association Bretonne. Notre gentilhomme breton n'a-t-il pas pêché par orgueil en croyant sauver le royaume de France par l'entremise de sa conspiration provinciale ?**

– **A.S.** : Loin d'avoir jamais pensé que la seule Bretagne sauverait le royaume de France, Noyan comme La Rouërie pensaient qu'elle serait le fer de lance d'un soulèvement général. Il ne s'agissait alors plus de défendre les libertés bretonnes emportées, comme celles des autres provinces, dans la géhenne révolutionnaire, mais de contre-attaquer partout. Il y aura ainsi des « *chouanneries* » d'ampleurs variables en Alsace, dans le Lyonnais, en Provence, dans le Berry, au Pays basque, en Auvergne, *etc.* La Rouërie n'avait pas une vision « *provinciale* » de la nécessaire reconquête, mais nationale.

– **L'Association Bretonne deviendra la matrice de la Chouannerie. Comment « Jean Chouan » va-t-il s'inspirer des structures de cette première organisation pour les adapter à celle des insurgés du nord de la Loire ?**

– **A.S.** : Je ne suis pas sûr que Jean Cottereau, alias « *Jean Chouan* », se soit jamais inspiré d'une « *structure* » stratégique. Les hommes qui combattaient à ses côtés étaient des paysans (comme les *Insurgents* d'ailleurs). Pas de plans trop élaborés, mais des embuscades, des escarmouches, des coups de main. C'est une guerre totale. Face à des Bleus surarmés, mais loin de leurs bases, les chouans se battent avec les, moyens du bord, mais chez eux. Selon des témoignages non avérés, La Rouërie et Jean Chouan se seraient rencontrés au moins une fois : lors d'un accrochage avec les troupes républicaines en Mayenne.

– **Votre livre s'appuie sur cette réalité : La Rouërie est un héros plus connu aux États-Unis qu'en France ; et encore faut-il se rendre à Fougères, dans sa région natale, pour en entendre parler... Jean Raspail et vous-même vous défendez d'avoir découvert La Rouërie. Pour autant, suite à la parution de votre livre il y a trois ans, pensez-vous avoir contribué à sa re-découverte ?**

– **A.S.** : Nous avons tenté, avec Jean Raspail, de raconter simplement un héros quasiment ignoré en France. Il y a eu, je l'ai dit, l'ouvrage très savant de Gosselin Lenotre (mais qui fait quasiment l'impasse sur les années américaines du colonel Armand), ou celui, plus introspectif de Michel Mohrt, plus quelques autres tout à fait recommandables. Nous avons choisi, nous, de raconter La Rouërie comme un héros de Walter Scott, une sorte de Rob Roy MacGregor (un Celte d'Ecosse, rebelle à l'Occupant anglais). La Rouërie est certes un personnage pour les livres d'Histoire (qui n'en parlent d'ailleurs pas...), mais surtout un personnage de livres d'histoires. On dit souvent de telle ou telle personnalité : « *Sa vie est un roman* ». C'est le cas de La Rouërie. Nous avons voulu le rendre proche car, par bien des côtés, il est en effet très moderne.

– **Ne se décourageant jamais, commandant une troupe d'élite aux États-Unis, défenseur des libertés bretonnes, royaliste jusqu'au dernier souffle, le marquis de La Rouërie nous offre l'image d'un parfait personnage d'épopée. Ce serait tout à l'honneur du cinéma français de consacrer un long-métrage à ce héros !**

– **A.S.** : Le cinéma français ou la télé (car il y aurait matière à une série passionnante) s'emparant du sujet ? Je n'y crois pas. Les Américains ont fait plusieurs films sur Alamo. Nous n'en avons pas un sur Camerone, Sidi-Brahim, la Maison de la Dernière Cartouche à Bazeilles. Il y a eu, assez récemment, un projet américain, mais sans suite apparemment. Mais je pense que le cinéma américain tournera un jour pour un film sur La Rouërie. Faut-il rappeler qu'il est aussi connu que Lafayette aux États-Unis et, en tout état de cause, largement plus connu qu'en France. Sa statue à Fougères, sa ville natale, a d'ailleurs été payée par les Américains. Aussi est-ce plutôt de ce côté-là que vont ma confiance et mes espérances.

Propos recueillis par Clotilde & Les Rois souterrains

Le Harfang, n° 4, avril-mai 2017

Lors de la Révolution américaine, nombreux furent les Canadiens français, vivant sous domination britannique depuis peu, à être tentés de se joindre à la rébellion ou à souhaiter qu'elle s'étende au Canada.

Ce n'est certes pas à cause d'une proximité idéologique avec les Washington et Jefferson protestants que les petits paysans de la Vallée du Saint-Laurent regardaient avec espoir ce qui se passait au sud, mais bien parie que la mère patrie, la France, semblait impliquée dans le conflit et peut-être serait-elle tentée de venir libérer la Nouvelle-France. L'histoire est claire, ce ne fut pas le cas. Mais les espoirs furent nourris par la présence de plusieurs militaires français dans les troupes de Washington. Lafayette reste le plus

célèbre, mais il n'est pas le seul militaire de la couronne de France à avoir combattu dans les forces américaines révolutionnaires. Armand de la Rouërie fut un de ces héros de la révolution américaine. Fort connu au pays de l'Oncle Sam, il est peu ou pas connu dans le monde francophone, peut-être parce qu'il eut l'outrecuidance de s'opposer militairement à la Révolution française et de s'impliquer dans la contre-révolution.

L'histoire de ce noble breton débute lorsque tombé en disgrâce en France, il décide de tenter l'aventure américaine et de se joindre aux forces insurgées. Il part donc en Amérique et rejoint Georges Washington et ses hommes basés à Morristown. Ne souhaitant pas donner une impression d'aristocrate en pleine révolution, il y adopte le titre et nom de Capitaine Arnaud (plus tard Colonel). Il prend les commandes d'un groupe de partisans, guérilleros avant l'heure, et ne tarde pas à affronter les tuniques rouges. Ses faits d'armes sont connus et reconnus et il gagne rapidement le respect de Washington.

Il retourne temporairement en France pour obtenir du ravitaillement et réalise que son état de disgrâce est bel et bien derrière lui, le roi allant même jusqu'à le décorer pour ses exploits Outre-Atlantique.

De retour en Amérique, il continue les combats et participe même au siège final de Yorkstown qui mènera à la capitulation du général Cornwallis et à la reddition anglaise.

Après quelques temps il retourne dans sa patrie où il constate que le climat social s'envenime. C'est la révolution qui s'amorce, une révolution allant directement contre les principes de la Rouërie qui fonde une organisation bretonne visant à soutenir la monarchie.

Tout comme les Chouans qui s'organisent près de là, les paysans et artisans proches de la Rouërie s'arment en vue d'une insurrection qui permettra de rétablir le roi, croyant pouvoir prendre Paris en étau avec le retour des Princes comme le marquis d'Artois et leurs armées. La conjuration est connue des forces révolutionnaires. Vendu par de faux amis, il doit prendre le maquis, changeant de toit toutes les nuits pour éviter la guillotine. Lors d'un de ces déplacements entre deux gîtes en janvier 1793, il glissera de cheval dans la neige, se blessant à la jambe. Cette chute lui sera fatale. Tout comme il était resté fidèle à son roi, ses vrais amis lui resteront fidèles après la mort et devront payer cher leur amitié. La démocratie s'impose à grands coups de guillotine et la phrase inscrite sur son mémorial, « le mal qui l'emporta fut sa fidélité », s'applique autant à ses proches.

Marie Groulx
